

BRETON ET BATAILLE FACE À L'HÉRITAGE PROBLÉMATIQUE DU SUBLIME ROMANTIQUE

Céline Sangouard-Berdeaux (Université Paris-Diderot)

La lecture du surréalisme comme d'une forme de néoromantisme, et à l'inverse, l'anti-romantisme de Georges Bataille, le frère ennemi du surréalisme, sont communément admis. De nombreux textes de Breton établissent au moins une affinité, au mieux une filiation entre romantisme et surréalisme, quand Georges Bataille, quant à lui, est connu pour des formules sans appel comme « J'ai de la haine pour le romantisme ». Cependant, derrière ces prises de position explicites se trouve un rapport au romantisme souvent plus complexe, chez l'un comme l'autre. Breton, comme Bataille, dessinent tous deux dans leurs textes critiques les contours d'un romantisme des marges, qui n'inclut pas toujours les mêmes écrivains (par exemple Novalis, Nerval – qui n'est alors pas un auteur canonique, Pétrus Borel et les frénétiques chez Breton ; Emily Brontë, Baudelaire chez Bataille), mais dans lequel tous deux placent par exemple William Blake. Au-delà de ces revendications d'auteurs souvent étrangers et non institutionnalisés à l'époque, c'est sur une critique finalement assez proche du romantisme que les deux écrivains se rejoignent également : si Breton loue l'enthousiasme romantique, il lui reproche néanmoins, comme le fait Bataille sur un ton et dans des termes bien plus définitifs, son idéalisme et son manque d'efficacité, de conscience des « structures dures » (Julien Gracq) du réel.

À l'inverse, ce qui attire Breton et Bataille chez certains auteurs romantiques est ce que l'on pourrait appeler leur « intensivisme », pour reprendre le néologisme de Jean Deprun utilisé à propos de Sade et auquel fait également écho le culte de l'énergie et le « sentiment de l'existence » que Michel Delon a étudié dans la littérature de la fin du XVIII^e siècle, dont héritent la plupart des auteurs romantiques admirés par Breton et Bataille. Or, cet intensivisme s'inscrit dans l'histoire du sublime, en particulier depuis la *Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime et du beau* publiée par Edmund Burke en 1757. Précisément, cet intensivisme est la caractéristique du sublime du mal qui se développe très différemment chez Diderot et chez Sade à la fin du XVIII^e siècle, puis dans le romantisme allemand d'un Schiller et chez les frénétiques

en particulier. Qu'ils le trouvent dans les romans de Sade, dans les romans noirs et gothiques de la fin du XVIII^e siècle ou dans les romans frénétiques des premiers romantiques, le sublime du mal qui intéresse, chacun à leur manière, Breton et Bataille, se caractérise en effet par l'intensité des émotions dans lesquelles il plonge le sujet. Ce qui les interpelle, c'est l'énergie et la force de transgression qui se manifestent dans des récits faisant la part belle à la terreur sublime. Cependant, tous deux n'entretiennent pas le même rapport à cette idée préromantique et romantique. La divergence entre Breton et Bataille à l'égard de Sade l'illustre assez : Troppmann, dans *Le Bleu du ciel*, s'énerve ainsi après « ceux qui admirent Sade » (dans lesquels on reconnaît aisément les surréalistes) : « Est-ce qu'ils avaient mangé de la merde, oui ou non ? » La distance esthétique établie entre le sujet et le mal par Diderot et par le romantisme, très fortement amoindrie chez Sade, est ainsi rejetée par Bataille et combattue dans sa propre expérience de la littérature.

Le néoromantisme de Breton et l'antiromantisme de Bataille sont donc des lectures qui méritent d'être affinées. Tous deux reconnaissent d'abord la formidable énergie libératrice, révolutionnaire et transgressive de ce mouvement, qui ambitionne de porter à la lumière l'intégralité de l'humain. C'est même au nom de cette ambition première que Bataille condamne l'échec du romantisme. Si Breton et Bataille ont également en commun d'hériter d'une forme d'« intensivisme » préromantique et romantique, ils ne le retrouvent cependant pas nécessairement chez les mêmes écrivains. Par ailleurs, tous deux reprochent au romantisme son idéalisme et son manque de prise avec le réel, son incapacité à se réaliser. Le versant enthousiaste du sublime romantique est pour cette raison fortement remis en cause par Bataille dans ses textes aussi bien critiques et théoriques que narratifs, alors que la philosophie mais aussi la poétique-même du surréalisme s'en rapprochent grandement. Ce dont Bataille hérite essentiellement, c'est cette quête de l'impossible dont l'aboutissement, l'accomplissement, contrairement aux principes surréalistes, ne se réalise selon lui jamais : l'expérience de l'extase ne fait in fine que renvoyer son sujet à un non-savoir fondamental et indépassable, et non à une connaissance du surréel comme chez Breton. Alors que dans le sublime surréaliste, le premier moment du double mouvement sublime, la peine ou la frustration, est présent mais cède le pas à celui de la conquête et de l'exaltation, chez Bataille, l'ordre hiérarchique est inverse : l'exaltation, plus exactement l'extase, peut avoir lieu, mais seulement de manière éphémère, et c'est la douleur et la terreur – l'angoisse – qui restent les sentiments dominants de l'expérience du sublime.